Sottise méchante, dont lord Rosebery nous cite quelques exemples typiques ! Un des premiers actes de Lowe fut d'inviter Napoléon à dîner. Le texte de cette invitation est un admirable échantillon de son manque de convenance et de son insolente niaiserie : " Si les arrangements du général Bonaparte ne s'y opposent pas, sir Hudson et lady Howe le prient de vouloir bien venir dîner chez eux lundi, à six heures, pour se rencontrer avec la comtesse." La " comtesse " était lady Moira, femme du gouverneur des Indes. Bertrand transmit l'invitation à l'Empereur, qui se contenta de dire : " C'est trop sot ; point de réponse !..."

Une autre fois, Montholon offre au commissaire français Montchenu quelques haricots à planter, des blancs et des verts. Il est difficile d'imaginer rien de plus banal et de moins propre à éveiller les susceptibilités. Mais l'esprit d'Hudson Lowe n'était pas un esprit ordinaire. Il flaire un complot : il soupçonne, dans ces innocents légumes, une allusion au drapeau blanc des Bourbons et à l'uniforme vert habituellement porté par Napoléon. Il écrit gravement au ministre des colonies, lord Bathurst : " Ces haricots verts et blancs ont-ils rapport au drapeau blanc des Bourbons et à l'uniforme du général Bonaparte, ainsi qu'à la livrée des domestiques de Longwood ?..."

En voyant à quel degré d'excentricité et de bassesse Lowe porta l'espionnage, lord Rosebery pense qu'i avait dû " perdre à peu près la tête sous le sentiment de sa responsabilité." Lowe ne se départit pas un seul instant de cette sévérité grotesque autant qu'odieuse.

Lord Rosebery fait remonter la responsabilité au gouvernement anglais

Certes, le gouvernement anglais désavoua moralement Hudson Lowe, comme on fait des amis ou serviteurs compromettants ; il se hâta de l'éloigner, ne lui confia que des postes secondaires et lui refusa finalement fonctions et pension. Mais lord Rosebery n'admet pas que la haute responsabilité du traitement infligé à Napoléon puisse être déclinée. En effet, Lowe n'avait pas agi de sa propre initiative. Quoique trop zélé, il n'était qu'un agent. La véritable responsabilité de ses actes remonte donc à ses chefs directs, et en particulier au ministre, lord Bathurst. C'est ce que lord Rosebery établit nettement, et là n'est pas la partie la moins importante de son livre :

" Il ne serait pas juste, pourtant, d'imputer à Lowe ou à Cockburn la responsabilité de ces ignominies ou de leur attribuer le principe général d'après lequel l'Empereur fut traité. Ils ne faisaient qu'exécuter à la lettre, et de façon grossière, une sordide et brutale politique... Le grand coupable, ce fut le gouvernement anglais, dont la conduite fut absolument dépourvue de dignité." Lord Rosebery le prouve en étudiant les actes et les mesures de lord Bathurst, alors sous-secrétaire d'Etat des colonies en Angleterre.

Pour le " tact " et la " convenance," celui-ci rivalisait avec Lowe. C'est lui qui ordonne de rogner sur le budget, déjà si maigre, de l'Empereur et de ses compagnons ; lui qui décide qu'aucune lettre ne peut lui parvenir que par l'intermédiaire du gouverneur ; lui qui envoie d'Angleterre une grille pour clore solidement l'enceinte dans laquelle Napoléon est autorisé à se promener, etc. Bathurst n'a pas l'imagination moins troublée que son subordonné.

Une des plaies de Sainte-Hélène, c'étaient les rats. Le secrétaire d'Etat écrit à ce sujet au gouverneur : " Vous recevrez une lettre particulière relative aux graves inconvénients que lui causent (à Napoléon) les quantités de rats dont la maison est infestée. Il y a quelque chose de comique dans cette plainte venant d'un monarque déchu, *et le fait semble en contradiction avec la sagacité que l'on prête à ces animaux. Bien que j'aie lieu de croire que leur multiplication est due à la négligence de ses domestiques, négligence qu'il encourage probablement*, il me paraît convenable de faire une enquête sur l'étendue du mal..."

Voici les réflexions que cette conduite suggère à lord Rosebery :

" .... Toute cette correspondance est sordide et lamentable. Il faut sans doute songer à l'épuisement de cette guerre, aux sommes énormes qu'elle avait coûtées. Il faut faire la part du désir bien naturel qu'on avait de ne pas laisser s'échapper le grand perturbateur de la paix publique. Tout cela admis, il nous semble, à nous, sur la fin du siècle où ces événements se passèrent, qu'il y eut là un mélange de bassesse et de lâcheté. Mais la responsabilité de cet ignominieux épisode, de cette politique de mouchards et d'harpagons, elle n'est pas à Sainte-Hélène, avec les Lowe et les Cockburn : elle est à Londres, avec les Liverpool et les Bathurst, quoique les ministres aient essayé, comme on le verra, de se dégager de la sinistre renommée de Lowe, en lui faisant, à son retour, le plus glacial des accueils."

Les gardiens de Napoléon III lui refusent le titre d'Empereur

Lord Rosebery fait ressortir ce qu'il y eut de mesquin et de ridicule à affecter, comme le firent les Anglais, d'ignorer que Napoléon eût jamais porté le titre d'Empereur.

Napoléon tenait absolument à ce qu'on lui donnât son titre. Il voyait là, et avec raison, une question de dignité. Ce titre, il l'avait conquis de vive force, mais il l'avait aussi reçu de trois millions et demi de Français et toute l'Europe, sauf l'Angleterre, l'avait reconnu. Encore l'Angleterre, négociant avec Napoléon en 1806, 1813 et 1814, l'avait-elle implicitement traité en souverain. Il avait été sacré par le Pape, couronné solennellement. Enfin, voyant les choses de plus haut, Napoléon considérait que lui refuser le titre d'Empereur, c'était insulter la nation française. "Nous croyons, dit lord Rosebery, qu'en réclamant son titre impérial, comme une affirmation du droit souverain et de l'indépendance du peuple français, il s'était placé sur un terrain inattaquable. "

LE JARDINIER DE SAINTE-HÉLÈNE.—NAPOLÉON DANS SON JARDIN

L'Empereur s'occupa pendant quelque temps de jardinage. Mais cela dura peu et Napoléon passa, à la fin de sa vie, presque toutes ses journées dans son cabinet de travail.

Mais le gouvernement anglais ne voulut jamais y consentir. Pour quelle raison ? C'est " qu'une fois reconnu Empereur, il devait être traité en prisonnier. Aussi ne lui accorde-t-on que le titre de *général*.

" Cockburn avait résolument inauguré, à son bord, cette solennelle bouffonnerie. Dès qu'il fut débarqué, il répondit dans les termes que voici à une lettre dans laquelle le maréchal Bertrand mentionnait le nom de l'Empereur : " Monsieur, j'ai l'honneur de vous " accuser réception de votre lettre en date d'hier. " Cette lettre m'oblige à vous expliquer que je n'ai " pas connaissance d'un empereur quelconque demeu- " rant dans cette île, ni d'une personne revêtue de " cette dignité ayant, comme vous le dites, voyagé " avec moi sur le *Northumberland*. " Cockburn envoie cette lettre à Bathurst, avec une note où il est question du général *Buonaparte*, car il suppose " *que par le mot d'empereur, M. Bertrand entendait désigner cet individu.* "

Lowe trouva moyen de renchérir sur cette stupide insolence. Il arrête un livre portant en dédicace : *Imperatori Napoleoni*. Il ne laisse passer de lettres adressées à " l'Empereur " que si elles émanent de ses parents ou de ses anciens sujets. Il fait des difficultés pour autoriser la remise d'un jeu d'échecs, parce qu'un N couronné est gravé sur la boîte. Il ne tolère pas enfin qu'on inscrive le nom de Napoléon sur son cercueil, à moins que l'on n'ajoute celui de Bonaparte. " Cela semble incroyable, mais cela est. "

La fin au prochain numéro

IMPRESSION PREMIÈRE

On m'avait dit brusquement : " Vous êtes appelé à Montréal ; partez sous le plus bref délai ! "

J'eus à peine le temps de faire mes malles, et, tout triste, je quittai Ottawa, n'emportant pas même la suprême consolation d'avoir, une dernière fois, salué d'une poignée de mains les amis bien chers que j'y laissais !

Depuis deux jours, j'habitais la Métropole. Deux jours de solitude et d'ennui, sans qu'une main sympathique ne se tende vers la mienne, sans qu'un regard ami m'eût salué en passant !

Las, énervé de spleen, je bondis hors de ma chambre, où tout le jour j'avais emménagé ; puis, bravement, face à l'averse, je déambulai, sans but précis, avec, seul en tête, le souvenir d'une vision vague, de feuillage et de verdure !

J'arrivai de la sorte au square Viger.

L'orage avait passé. Dans le parc, les oiseaux recommençaient leurs marivaudages, secouant dans un flouflou d'ailes les branches des grands ormes, et les rubis des feuilles humides rayaient l'air sous le reflet du crépuscule incarnadin !

Dans les allées déjà descendait l'ombre, une ombre indécise et douce, faisant ressortir d'une teinte plus vive le coloris des plates-bandes tranchant sur le vert des pelouses humides !

Et j'avais l'âme submergée de grise mélancolie !

Par les sinueux sentiers, la gaieté voletait.

Ici, des couples souriant, les bras entrelacés, me frolaient, en se soupirant des tendresses. Là de jeunes enfants, la joue en feu, l'œil vif, se pourchassaient à grands coups d'éclats de rire ; et toute cette joie me meurtrissait le cœur en de nostalgiques résonnances !

Un à un, mes souvenirs s'égrenèrent, me faisant ressentir, par un contraste cruel, tout le poignant de ma solitude ; et, sous la hantise de l'autrefois, l'avenir s'offrit, morne et glacé, pendant que seul je marchais sous la caresse tiède de cette fin de jour !

ARTHUR GUILMET.

LES ENFANTS

A pas pressés, à pas menus,
Ils vont joyeux, l'âme ravie,
A tout le charme de la vie
Offrant leurs grands yeux ingénus.

Ils sont légers comme une flamme,
Sur leurs lèvres souffle l'Esprit,
Et leur regard heureux sourit
Au sourire de Notre-Dame.

Ils ont des mots si précieux,
Ils ont des grâces si discrètes,
Qu'on les croirait les interprètes
Des voix ineffables des cieux !

Leur naïveté s'émerveille
De la brise, des fleurs, des eaux,
Et, dans un jardin plein d'oiseaux,
Leur cœur est un lys qui sommeille.

Et les anges, tous les matins,
Viennent, penchés sur leurs prunelles,
Mirer leurs beautés fraternelles
Dans ces miroirs adamantins.

Ils ont la bonté qui s'ignore,
Qui se donne sans s'épuiser ;
Leur bouche rose est un baiser
Et leur âme est comme une aurore.

Ils semblent un coin du ciel bleu
Au pauvre, au doux, au solitaire,
Et, parmi les fleurs de la terre,
Ils sont les sourires de Dieu.

VALÈRE GILL